

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Mardi, 21 Septembre 1847.

No. 3.

PENSÉES SUR LE CHRISTIANISME PREUVES DE SA VÉRITÉ. — CLERGE.

Aujourd'hui, bien des gens disent qu'ils sont éloignés de la religion par la crainte d'encourager un esprit d'impérialisme et de domination dont ils accusent le clergé. Lorsqu'il s'agit de savoir si la religion est vraie, parler ainsi, c'est changer la question; mais je fais une autre réponse.

Le corps chargé de propager le Catholicisme est nombreux; si des ecclésiastiques perdent l'esprit de leur état, s'ils prennent des idées d'orgueil et d'ambition, et qu'ils parviennent à exercer une influence momentanée, d'où viendraient les secours que ce désordre rendrait nécessaires? Ils viciaient de la majorité du clergé, et de tous les hommes d'une piété éclairée. Mais quels secours pourraient offrir les incrédules blessés de prétentions qu'il faudrait combattre? S'ils élevaient la voix, ils exciteraient la défiance contre la cause qu'ils voudraient soutenir; ils ne feraient qu'apporter dans le débat une triste complication. Dissipez les ténèbres de l'erreur, répandez la lumière chrétienne, vous servirez l'Etat ainsi que la religion, vous donnerez des défenseurs, courageux et purs, à l'intérêt universel.

Le clergé est de nos jours appelé à rendre d'immenses services; et il se trouve dans des circonstances favorables à la cause qu'il doit défendre. Les âmes sont fatiguées du vide qu'elles éprouvent. Les pères de famille, les hommes sensés, les jeunes gens les plus distingués par leurs facultés intellectuelles, ont soif de religion. Chez un peuple qui passait pour léger, on l'esprit fut toujours regardé comme la première des puissances de la terre, ceux qui ridiculisaient le Christianisme ont fini par se rendre ridicules; le bon ton de leur temps est devenu le mauvais ton du nôtre. Les hommes d'Etat s'éloignent contre les préjugés des impies. Les membres de l'épiscopat sont choisis dans les vues les plus sages. Tout est préparé pour que la parole du Christ soit écoutée avec respect, reçue avec confiance. Le sort, je ne dis pas de la religion, le sort de la France sous le rapport religieux, dépend surtout du clergé. Jamais les ministres des autels n'ont été responsables de plus grands intérêts, jamais plus d'espérances chrétiennes n'ont reposé sur leur sagesse; que Dieu les inspire, et nous donne des François de Sales et des Fénelon!

La manière dont le Christianisme fut établi doit nous apprendre les moyens de le propager. Jésus ne s'entoura point de secours humains; sa force était dans celui qui l'envoyait. Puissance, honneur, richesses, tout cela peut être utile dans les entreprises mondaines; mais quand il s'agit de servir Dieu, de répandre les vérités qu'il a révélées, ces petites forces d'emprunt ne pourraient ni détourner du cœur et de l'intelligence la force qui vient d'en haut.

Ce serait une grande absurdité de croire que le Christ a voulu fonder un gouvernement théocratique, lorsqu'il a dit si formellement: "Mon royaume n'est pas de ce monde." "Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César."

La mission de ses ministres est de répandre le dogme et la morale. Quand de prétendus philologistes veulent réduire le prêtre au rôle de moraliste, ils montrent une égale ignorance des vérités du Ciel et des intérêts de la terre. Que nous sert la morale séparée du courage de la mettre en pratique? Ne sait-on pas que si nous violons nos devoirs, c'est rarement faute de les connaître? Le grand service à nous rendre est de corriger notre faiblesse, de nous affranchir de notre lâcheté. La force de pratiquer les préceptes naît surtout de la foi. Laissez donc le prêtre accomplir sa mission; ne lui proposez pas de l'abjurer pour une autre qui tiendrait de vous, ne cherchez pas follement à vous substituer au Christ.

Il usurpe également la place du Christ, celui qui, dans des vues très-différentes, veut enseigner au prêtre la tactique des succès humains, et qui cherche à le convaincre de la nécessité d'accroître l'influence de son pouvoir spirituel par l'exercice d'une autorité temporelle. Alliance profane, impur amalgame que rejette le ministre du Ciel.

Il n'est pas toujours facile de tracer nettement la ligne de démarcation entre les deux puissances. Après avoir reconnu que la distinction est juste, nécessaire, prescrite par le Christianisme, d'affligeants débats se sont trop souvent élevés, lorsqu'il a fallu passer aux applications. Pour lever les difficultés; beaucoup de bonne foi, de modération, de désintéressement, est nécessaire de part et d'autre. Il appartient surtout au clergé d'offrir le modèle de ces vertus; il doit aux hommes en discord le pacifique exemple de céder tout ce qu'il est possible de céder. C'est, d'ailleurs, le sûr moyen pour lui d'être armé d'une force irrésistible s'il avait un jour à défendre ce que la loi divine lui interdit d'abandonner jamais.

Les services rendus par les ecclésiastiques renfermés dans le saint ministère attestent que leur mission vient du Ciel. Chargés d'épurer nos âmes par les renseignements du Christ, et de nous communiquer la force de les mettre en pratique, ils peuvent tout vivifier dans la société. Si, bannissant de nos cœurs l'égoïsme, ils les remplissent de l'amour de Dieu et des hommes, tout se ressentira d'une céleste influence: l'union des époux, des pères et des enfants, la loyauté des relations privées, le zèle de l'administration, la fermeté de la magistrature, l'action paternelle du gouvernement. C'est ainsi que le prêtre doit prendre part aux affaires publiques.

L'époque et le lieu que le Christ choisit pour apparaître au monde, présentent une grande leçon: il ne vint ni dans une éclatante monarchie, ni dans une austère république, il vint chez un peuple dominé, opprimé par des agents de Rome; et là il fit entendre la morale qui convient à l'humanité, quels que soient les gouvernements.

L'ecclésiastique non-seulement ne doit point ambitionner d'autorité temporelle, mais il doit s'interdire d'embrasser des opinions politiques. Eh quoi! après avoir consacré de longues heures à l'enseignement chrétien, ne peut-il en faire d'utiles applications aux sujets qui nous agitent? Si vous enten-

dez simplement qu'il recommandera la paix, l'union, le désintéressement, le pardon des injures, l'oubli des souffrances, il est évident que ces exhortations évangéliques font partie de son saint ministère; mais qu'il n'entre jamais dans nos débats.

La politique n'est l'objet ni de ses études, ni de ses travaux; il n'a point de temps à perdre pour s'en occuper. Renfermé dans sa mission qui suffit à l'acabler, le prêtre doit rester prêtre à tous les moments de sa vie.

Lorsque le ministre du Christ fait entendre la parole de son maître, sa voix émeut les cœurs, captive les esprits; on s'incline devant lui avec un affectueux respect. Mais au lieu de nous entretenir des vérités éternelles, s'il exprime des opinions politiques, de quelle hauteur il tombe! comme il se rapetisse! qu'est-il devenu? A quel titre prétend-il faire une leçon à des hommes qui peut-être ont plus étudié que lui les sujets dont il parle? Puisqu'il égale ainsi sa mission, il l'a très-probablement oubliée au point de s'attacher à tel ou tel parti. N'expose-t-il pas les têtes ardentes, et même les esprits sérieux, à penser qu'il fait servir la religion aux intérêts de ce parti? Quelle profanation, s'il lie ce qui est immuable à ce qui est véritable! s'il fait de la religion un instrument! si, lorsqu'on l'écoute, on se rappelle ce mot d'une femme spirituelle: "Il y a des gens qui servent Dieu, et d'autres qui se servent de Dieu!"

Mais, dit-on, si les prêtres n'ont pas d'opinion politique, ils ne sont point des citoyens, ce sont des étrangers jetés dans la société. Je ne discuterai pas sur le titre qui leur convient. Sans répéter ce que j'ai dit de la religion qui peut seule tout vivifier dans l'Etat, j'ajouterai que je ne concevais pas comment des hommes qui rendent de si grands services à la chose publique, et qui sont si nécessaires pour concourir à former de vrais citoyens, ne seraient pas eux-mêmes. La différence que je vois entre eux et nous, c'est que notre politique nous fait citoyens de tel coin de terre, et que la religion les rend citoyens dans toutes les parties du globe, civilisées ou sauvages ou barbares.

D'où viendrait l'exemple du détachement des biens de la terre, s'il ne venait du clergé? La langue n'a pas d'expressions trop fortes pour indiquer à quel point les ecclésiastiques doivent porter le désintéressement. Dieu ne leur a-t-il pas commandé de compter sur lui seul pour être vêtus et nourris?

Plus un clergé néglige ses intérêts temporels, plus l'autorité politique doit être enfoncée d'y pouvoir. Qu'on délivre les ecclésiastiques de l'embaras et de la honte de recevoir un casuel; qu'ils puissent donner quelques secours; et ne soient jamais réduits à en accepter. On aime à voir le gouvernement se montrer libéral quand il s'agit d'exécuter de grands travaux qui répandront l'aisance; mais il est aussi des intérêts d'un autre ordre. N'oublions pas d'ailleurs, combien ils contribuent à diminuer la misère, ces pasteurs dont les conseils et les soins rendent les hommes plus laborieux, plus économes, plus capables de donner de bons exemples à leurs enfants. Voilà des secours que réclame l'économie politique. Ses espérances seront vaines, si l'on ne change pas les mœurs des ouvriers et de fabricants dont j'ai parlé; or, il est évident qu'une grande part, dans cette œuvre difficile, ne peut appartenir qu'aux ministres de la religion. Quand on cherche les moyens de rendre plus fructueuses leurs leçons, ce n'est pas d'en qu'on s'occupe, c'est de l'intérêt social.

Je désire que le clergé soit pauvre, mais qu'il le soit volontairement. Un prêtre, ses revenus fussent-ils très considérables, n'a droit qu'à sa subsistance; tout ce qui est au-delà, il en est le dépositaire et le distributeur.

De ces observations je ne conclus pas qu'on doive rendre opulent le clergé, pour exciter sa bienfaisance; on courrait grand risque de produire un effet tout contraire; et je ne sais comment on regretterait sa prétendue opulence d'autrefois. De grandes richesses existaient sous son nom, mais il n'était pas riche. D'énormes revenus se partageaient entre des prêtres et des hommes dont la plupart n'étaient abbés que de nom; le clergé, la masse du clergé, était pauvre. Que Dieu garde nos descendants de voir renaitre cette étrange opulence! Fermons des vœux pour que celui qui revêt les fonctions ecclésiastiques ne puisse jamais avoir d'autre motif que de contribuer à répandre l'amour de Dieu et des hommes.

A continuer.

ETUDES CRITIQUES SUR LE FEUILLETON-ROMAN. PAR M. ALF. NETTEMENT. 2 VOL. in-8°. — REVUE CRITIQUE DES ROMANS CONTEMPORAINS, PAR M. AL. DU VALCONSEIL. 2 VOL. in-8°.

Ce rassemblement de titres et dans un même compte-rendu ces deux ouvrages, parce qu'ils émanent d'une pensée analogue, parce que leur inspiration est pure, courageuse et chrétienne, et parce que leur différence d'exécution ne peut que faire ressortir davantage le mérite propre à l'un et à l'autre.

Que le roman-feuilleton soit une des plaies les plus hideuses de la littérature actuelle, déjà si malade et si faible par ailleurs; que ces détestables productions exercent sur la moralité publique une désastreuse influence; qu'elles travaillent incessamment et avec un lamentable succès à la ruine des croyances, à la dégradation des caractères, à la perte des mœurs; et sont là de tristes vérités, et devenues banales à force d'être vraies. Mais ce qui est plus désolant encore, c'est l'indifférence, je dirai plus, la lâche connivence des gens de bien à l'égard d'un mal si profond et si universel. A peine a-t-on essayé dans l'origine quelque blâme et quelque protestation. Puis on a cédé peu à peu, et une sorte de mauvais et misérable respect humain s'en est mêlé. Comment contredire l'admiration de tous, comment remonter le cours du torrent? Après tout, si les romans sont immoraux, s'ils faussent l'histoire et outragent le bon sens, les romanciers ont tant d'esprit! Ils entendent si bien l'art d'exciter l'intérêt, de captiver l'imagination, de tenir en suspens les ardeurs de la curiosité! Ensuite, le moyen de ne pas connaître ce dont tout le monde parle? Le moyen de ne pas brûler son grain d'encens, ne fût-ce que par complaisance et savoir-vivre, devant l'idole du jour? Ignorer les *Mystères de Paris* ou les merveilles de *Père de Conte-Cristo*, c'est à l'ère de Paris, c'est à se faire demander si on arrive d'une mission scientifique à la Chine ou d'un voyage au pôle! Que sera-ce si vous

avez le malheur de ne pas applaudir avec tous les salons aux ravissantes aventures des *Trois Mousquetaires*, suivies de *Vingt ans après*, et augmentées du *Vicomte de Bragelonne*, ou si vous hasardez un mot de blâme sur *Martin l'Enfant-Trouvé*? Et devant ces misérables considérations on a peur, on tremble, on n'ose pas contredire. Bien plus, on cède, on suit la vogue, on veut connaître ce que chacun exalte, et on va porter son argent d'abord, ses suffrages ensuite, aux sources impures qu'on devrait détester et flétrir!

Quant à moi, je n'ai pas le pouvoir de changer le genre humain, et j'en ai encore moins la prétention. Mais rien ne m'empêchera de m'élever contre ce travers et contre ce péril. Si ce n'était qu'une folie sans conséquence, je me contenterais de l'enregistrer à son ordre dans l'immense catalogue de ces ridicules d'un jour dont notre nation s'est toujours plus à donner le spectacle au monde, et j'estimerais que c'est une mode qui passera, ainsi que les modes de l'an dernier. Mais comme il n'en va pas de la sorte; comme chaque page de ces livres fait sa trouvée dans l'édifice social; comme chacun de ces romans met la sape et la mine sous les fondements de tout ordre, de tout principe et de toute foi; comme sous le soleil de la capitale et sur les bancs de nos cours d'assises, il ne se rencontre que trop de ces héros heureux ou malheureux qui mettent en pratique les leçons de l'école romanesque; comme les victimes se multiplient qui vont porter au bagne ou à Charenton le châiment de leurs lectures, quand elles ne cherchent pas dans le crime du suicide la ressource dernière de leurs illusions perdues; je dis qu'il y aurait une honte pour les honnêtes gens de ne se pas révolter contre les perfides et désastreux entraînements de la multitude. Je dis que c'est prendre sa part du mal qui se commet chaque jour, que de payer de sa bourse les livres et les journaux qui les prêchent. Je dis que chaque abonnement sorti d'une main qui se respecte, et donné au *feuilleton-roman*, est une prime offerte au scandale. Je dis qu'il y a là, au point de vue de la prospérité intellectuelle et morale de la patrie, une responsabilité terrible, devant laquelle doivent fléchir toutes les capitulations de faiblesse, toutes les séductions d'amusement et de distraction, tous les mauvais prétextes de respect humain. Je dis enfin, et ceci me ramène droit à mon sujet, qu'il est de devoir, et de devoir étroit, d'encourager les rares écrivains qui font tête à l'orage et qui, au risque de leur renommée, n'ont pas voulu plier le genou devant Baal.

Or, en voici deux qui méritent l'estime des âmes droites et des cœurs généreux: La réputation du premier est déjà faite. *M. Alf. Nettement* est un de ces rares écrivains dont le talent contraste avec les littérateurs que le siècle présent et l'éducation moderne produisent avec une si déplorable abondance; véritablement dévoué aux lettres, aimant d'un respectueux et sincère amour les beautés de notre grande littérature française, ayant laborieusement étudié les maîtres, analysé leurs œuvres, apprécié leur génie, et de ce commerce ayant rapporté une remarquable pureté de style, beaucoup d'élevation dans la pensée, une haute idée de la dignité de la littérature et de la mission qu'elle doit accomplir. A côté de ces qualités, que rehausse et que vivifie l'attachement à la foi catholique, paraissent certains défauts qui les déparent. Ainsi, pour ce qui regarde la doctrine, un parti-pris en faveur des traditions gallicanes, qui non seulement aveugle l'écrivain sur les services rendus en dehors de son école par les plus habiles défenseurs de l'Eglise, mais qui le porte à les attaquer quelquefois hors de tout propos. Par exemple, dans son examen du *Juif-Errant*, il ne fait pas difficulté d'avancer que M. le comte de Montalembert est responsable des attaques dirigées contre les Jésuites, en ayant imprudemment mis en cause cet ordre illustre lorsqu'on n'y songeait pas. Comme si le monde entier ne savait pas que ce sont MM. Villemain, Mignet et Cousin qui, dès 1841, ont les premiers ramené le fanatisme de 1828 pour donner le change et pour appeler la passion au secours du monopole aux abois. Quant à la forme, on peut reprocher à M. Nettement une trop facile abondance d'images, un usage trop fréquent des longues périodes et je ne sais quoi d'apprêté qui se rapproche trop de la rhétorique. Je suis sévère, et j'en ai le droit; on doit la vérité aux hommes de talent, et la médiocrité seule appelle l'indulgence.

Les qualités et les défauts dont je viens de parler se retrouvent dans les *Etudes critiques*. Là seulement il y a, de plus que dans les autres écrits de l'auteur, un courage d'à-propos qui donne à son livre toute la valeur d'une noble action. C'est la lutte corps à corps avec l'erreur, avec le faux, avec la calomnie, avec l'immoralité et cela au jour de leur plus insolent triomphe. Disons-le même, ces pages, qui re-tentent après que les romans seront déjà oubliés, avaient à leur première apparition les caractères de la polémique la plus honorable. C'est chaque titre par chapitre que la critique assaillait le *Juif-Errant*. Toujours sur la brèche, et presque seul alors il le harcelait sans trêve; et du milieu de sa gloire factice et de ses étonnements éphémères, le romancier, fatigué par cette voix importune, essayait de répondre, bouleversait son plan et délaissait en cris de colère.

Voilà le service rendu par M. Nettement, et dont tous les esprits généreux lui gardent une sincère gratitude. Ajoutons pour l'honneur des lettres de notre temps, qu'il a conservé les traductions de la vraie et saine critique, et qu'à une époque où la légèreté et l'apathie ont rendu si difficile cette partie si importante de la littérature, il a su la raviver et lui donner un intérêt sérieux et soutenu. Mérite incontestable, œuvre utile et féconde; puisque si, comme nous l'espérons et comme nous le voyons déjà, la raison générale et la pudeur publique doivent faire un jour justice du *feuilleton-roman*, l'honneur de cette réaction devra être rapporté pour beaucoup aux écrivains qui auront signalé les dangers et flétri les coupables.

A ce même titre, je parlerai maintenant de l'auteur de la *Revue critique des romans contemporains*. M. du Valconseil n'est pas un homme de lettres, il n'a aucune prétention ni à la phrase, ni à la période, ni à la haute critique. C'est un homme du monde, un homme d'esprit, un homme de cœur et de foi. Père de famille, doué d'une grande expérience de la vie, il a vu les ravages qu'exerce la lecture des romans, et il a voulu y porter remède; il a vu combien il fallait de peine pour mettre en garde contre le péril, pour démolir le venin caché sous les traits du drame, du récit ou du style, et il a

voulu diminuer cette peine et faciliter cette analyse. Deux obstacles s'opposent à ce que les parents, les prêtres, les chefs d'institution, tous ceux enfin qui ont autorisé sur les autres et sur la jeunesse, puissent efficacement prémunir leurs enfants, les fidèles ou leurs subordonnés contre les romans. Le premier, c'est qu'ils n'ont ni le temps ni la possibilité de les lire. Le second, c'est qu'ils ont moins encore le loisir de les méditer et de dégager l'idée fautive, le principe immoral, la théorie subversive qui y reposit. Pour vaincre ce double obstacle, M. du Valconseil s'est dévoué à servir de lecteur et (si on me permettrait le mot) d'alaunbic pour toutes les productions du génie romancier de nos jours. Reproduire en quelques pages l'analyse exacte de toute l'action dramatique de l'ouvrage; faire suivre cette analyse d'une exposition et d'une réfutation très-courtes et très-nettes de la doctrine inavouable qui y est contenue; voilà tout son travail. Travail immense, j'ose le dire; car on ne se figure pas l'énorme multitude de livres qu'il s'est condamné à lire. Tous les auteurs en renom ont passé au creuset: MM. Sue, Alexandre Dumas, F. Soulié, de Balzac, G. Sand, etc., et tous les romans de ces auteurs ont pris place dans cette bibliothèque, vrai *prandamoni*, si l'antidote ne se trouvait pas à côté du poison. Or, chemin faisant, et en laissant aller sa plume, M. du Valconseil a rencontré des observations toujours justes et parfois éloquentes. C'était le cœur qui parlait, et dans ces loyales protestations de la conscience, dans ces chaleureuses inspirations de la foi, nous avons applaudi à de nobles mouvements et à de vigoureuses apostrophes! Il ne me reste qu'un souhait à former: c'est que M. du Valconseil continue son œuvre, qui est un des secours les plus pratiques et les plus efficaces apportés à la défense de la morale et de la vérité.

Que si maintenant je voulais terminer en rapprochant les deux ouvrages dont je viens d'entretenir le lecteur, je dirais qu'ils se suivent et se complètent; que l'un est livre de polémique générale et élevée, l'autre un dictionnaire et un manuel; que le premier prend la critique dans son acception la plus relevée et la plus littéraire, que le second la saisit dans ses applications les plus actuelles; que celui-là offre à l'esprit un aliment plus recherché et plus délicat, que celui-ci donne un jugement un recueil de sentences plus brèves et plus nombreuses; que l'un fera honneur au bon goût, l'autre au bon sens de notre époque; et qu'enfin tous deux ont une place marquée dans la reconnaissance et dans l'estime des gens de bien, les seuls dont, en définitive, le suffrage ait quelque valeur ici-bas!

H. DE R.

LEXIQUE DES RACINES LATINES, MISES EN VERS FRANÇAIS, Par ordre de déclinaisons et de conjugaisons, Par M. Romain-Cornut.

L'auteur de ce petit *Lexique* expose ainsi, dans sa préface, le but et la raison de son travail:

"Vouloir apprendre le sens des mots d'une langue en détail, à part les uns des autres, sans suite ni liaison, c'est comme si l'on voulait apprendre à lire les mots de cette langue, chacun séparément, sans remonter aux parties élémentaires de ces mots, c'est-à-dire, à l'Alphabet. Qu'est-ce, en effet, que l'Alphabet, autre chose que les *Racines* mêmes de la langue phonique? Ces racines ou éléments une fois dégagés et connus, il suffit de quelques exercices de combinaisons fort simples pour savoir prononcer tous les mots de la langue: le raccourci de la méthode conduit ainsi, en quelques heures, à des résultats que plusieurs années de travail atteindraient à peine, et jamais avec la même certitude. Or, il en est pour les mots considérés comme signes d'idées, de même que pour les mots considérés comme signe de son; c'est-à-dire, que la langue logique des idées est construite avec ordre, comme la langue phonique pour les sons, et qu'elle a aussi son alphabet.

"Trouver cet alphabet des mots considérés comme signes d'idées, le dégager avec clarté du milieu des éléments confus du langage, le ranger à part dans un système simple et commode, montrer ensuite comment la langue entière se forme de ces premières données: tel est le problème à résoudre dans l'étude de toute langue dont on voudra, acquérir une connaissance certaine et bien ordonnée."

C'est ce que M. Romain-Cornut, dont nos lecteurs connaissent depuis longtemps le goût pour les études philologiques et littéraires, vient de faire dans l'intérêt des études latines, avec un singulier bonheur tant de méthode que d'exécution. Ce *Lexique des Racines Latines* est conçu, en effet, sur un plan et dans un ordre tout nouveau, qui lui fait une place à part parmi les autres ouvrages du même genre. Il faut comprendre d'abord, ainsi que l'auteur le remarque dans sa préface, que ce n'est point ici un dictionnaire fait pour des recherches, comme les autres dictionnaires, mais un petit livre élémentaire destiné à la mémoire des enfants, et qui doit être appris tout entier par cœur. Par cette simple observation, l'ordre alphabétique n'étant plus d'aucun intérêt, ni théorique ni pratique, l'auteur l'a abandonné pour suivre une autre distribution des mots plus rationnelle et plus utile, laquelle a consisté à les assembler selon leur nature, comme parties du discours, en classant séparément les Substantifs, les Adjectifs, les Pronoms, les Verbes, les Adverbes, les Prépositions et les Conjonctions.

L'auteur ne s'en est point tenu là; car après avoir réuni tous les Substantifs-Racines, il les a encore subdivisés suivant l'ordre et le nombre des déclinaisons, et dans la même déclinaison suivant les genres. Il a fait de même pour les Adjectifs qui sont distribués en trois classes, comme dans la Grammaire. De même aussi pour les Verbes, tous rangés sous la conjugaison à laquelle ils appartiennent. On comprend tout de suite les avantages de cette distribution, qui s'adapte aux divisions générales de la Grammaire, et présente de file à l'esprit de l'enfant tous les mots analogues, c'est-à-dire régis par les mêmes lois.

L'ingénieux auteur de ce *Lexique* est allé plus loin encore et c'est ici que son travail prend plus particulièrement son caractère d'utilité pratique: il réunit, et cela dans l'intérieur même du vers, toutes les difficultés de déclinaison et de con-

raison; c'est-à-dire qu'il a mis l'enfant à même de décliner et de conjuguer tous les mots du *Lexique* sans recourir à aucun livre et sans le moindre embarras.

En ce qui touche d'abord à la déclinaison, comme pour décliner un nom il faut en connaître le nominatif et le génitif, ces deux cas sont indiqués dans le *Lexique*. En voici un exemple pris au hasard dans la troisième déclinaison :

679. f. GENS, *gentis*, notre, famille.
680. f. LENS, *lentis*, petite lentille.
681. f. MENS, *mentis*, est l'âme ou l'esprit.
682. m. DENS, *dentis*, la dent qui meurtrit.
683. m. MONS, *montis*, montagne rapide.
684. m. FONTS, *fontis*, fontaine limpide.
685. f. FRONS, *frontis*, front seint le bandeau.
686. m. PONS, *pontis*, pont, chemin sur l'eau.

L'auteur n'a pas été moins heureux dans les conjugaisons. Trois choses sont nécessaires à connaître pour conjuguer un verbe : l'Ordre de la conjugaison, le Parfait et le Supin. Or, ces trois choses se trouvent aussi indiquées dans le *Lexique* : L'ordre de la conjugaison d'abord, puisque les verbes sont distribués dans cet ordre; et ensuite, le parfait et le supin, toujours énoncés dans le vers à la suite du présent, de cette manière :

1123. a. LINO, *livi, litum*; frotter, oindre, polir.
1126. a. SINO, *sivi, siltum*; permet de, laisse agir.
1127. a. SINO, *sivi, siltum*; semer, planter, répandre.
1128. a. STERNO *stravi, stratum*; jeter par terre, étendre.
1129. a. CERNO, *crevi, cretum*; séparer, discerner.
1130. a. SPERNO, *sprevi, sprellum*; mépriser, dédaigner.
1131. a. NOSCO, *novi, notum*; se traduit par connaître.
1132. a. PASCO, *pavi, potum*; je fais paître.

Tel est le plan et l'économie générale de ce *Lexique* : L'auteur a voulu en faire comme le corollaire et le complément de la grammaire, et doubler l'utilité de ces deux livres, en les éclairant et les développant l'un par l'autre. La conception est, sans contredit, des plus heureuses; et l'on a pu juger, par les citations que nous venons de faire, que l'exécution était digne de la conception. La traduction est constamment d'une exactitude et d'une précision irréprochables. L'auteur traduit toujours le mot propre et naturel, sans aucune des circonlocutions si fréquentes dans ces sortes d'ouvrages, et qui sont plutôt des énigmes que des traductions. La contrainte de la rime, malgré sa tyrannie continuelle, n'a jamais vaincu son invincible patience, ni obtenu le plus léger sacrifice. Il a proscrit sévèrement toutes ces locutions, ou banales, ou vulgaires, ou burlesques, et le plus souvent d'un français fort in-olite, que l'on rencontre à chaque pas dans ce qu'on a coutume d'appeler les Jardins des Racines, et qui sont du plus fâcheux effet sur l'esprit des enfants. Ce titre même de *Jardin*, consacré jusqu'ici à ces sortes de travaux, l'auteur l'a abandonné, et nous l'en félicite, comme ne présentant qu'une allusion bizarre et un jeu de mots d'assez mauvais goût, héritage des quinzième et seizième siècles, et témoignage de l'enfance des lettres. Le titre de *Lexique*, plus simple et plus naturel, répond mieux au goût sérieux de notre siècle et de notre littérature. La versification même offre une élégance qu'on n'était pas en droit d'exiger d'un travail de ce genre, et qui n'en mérite que plus d'éloges. A force de patience et de bon goût, M. Romain-Cornut a presque fait une œuvre littéraire d'un simple recueil de mots.

Nous ne doutons pas que ce petit livre ne laisse un progrès notable à l'enseignement du latin dans nos écoles. Comme il ne se compose guère que de seize cents vers, les enfants pourront l'apprendre en moins de six mois, à raison seulement de dix vers par jour et il n'est pas douteux qu'ils sauront alors plus de latin qu'il n'en savent maintenant après deux ou trois ans d'études, et qu'ils le sauront surtout avec plus d'ordre et plus de certitude. Il semble donc que ce *Lexique* soit venu au moment le plus heureux, pour seconder, en quelque sorte, la mesure prise par M. le ministre de l'Instruction publique. L'élégance d'une année le cours des études classiques. Il est très vrai, en effet, que la méthode supplée le temps.

Ce *Lexique* est adapté particulièrement à la *Petit Grammaire Latine* de l'auteur; mais il peut servir cependant avec tout autre grammaire, les divisions générales étant à peu près les mêmes.

À NOS ABONNÉS.

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé le dernier semestre sont priés de le faire au plus tôt.

Ceux de nos abonnés qui doivent plusieurs semestres sont aussi priés de nous faire tenir le plus promptement possible le montant qui nous est dû.

Il faut bien se rappeler que sans argent un journal ne peut pas se soutenir. C'est la grande régularité dans les paiements qui seule peut rendre un établissement florissant. Nous osons donc espérer que nos abonnés ne nous négligeront pas et qu'ils nous enverront aussitôt le montant qu'ils nous doivent.

Nous venons d'encourir de grands frais pour l'agrandissement et l'embellissement des *Mélanges*. C'est une raison de plus pour nous adresser sans délai les différentes sommes qui sont dues pour abonnement à notre journal, etc. etc.

Enfin, que nos lecteurs se rappellent bien que ce n'est pas tant par des paroles que par des actes que l'on prouve son désir d'être le patron et l'ami véritable d'un établissement.

AVIS.

Nos abonnés de la campagne qui ne reçoivent pas régulièrement les *Mélanges* sont priés de nous le faire savoir pour que nous y remédions.

AU MAÎTRE DE POSTE DE QUÉBEC.

On nous écrit d'en bas que les *Mélanges Religieux* ne parviennent pas à leur destination. Nous espérons que le maître de poste de Québec voudra faire en sorte que les *Mélanges* ne croupissent pas dans les Bureaux de la Poste, et qu'ils puissent se rendre dans leurs différents quartiers comme les autres journaux.



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1847.

QUELQUES MOTS SUR LA PRESSE CANADIENNE.

Nous n'avons pas eu le temps de parler dans notre dernière feuille de la correspondance sous ce titre dans le *Journal de Québec*. Nous le faisons aujourd'hui pour remplir notre promesse.

Le Correspondant, après quelques compliments à l'adresse des *Mélanges*, veut, dit-il, "formuler franchement son opinion sur ce que devrait être parmi nous un *Journal Religieux*." Nous ne voyons pas de mal à cela; au contraire nous en sommes fort aise. C'est un indice que l'on s'occupe encore de Religion et que l'on veut le progrès même dans la foi religieuse. Écoutez donc l'opinion de l'estimable Correspondant. Le *Journal Religieux* "doit être Catholique, tout catholique, essentiellement Catholique!" C'est ce que nous avons dit dans dans notre article éditorial de mardi dernier, et ce que nous nous proposons bien de faire *comme* ce *Journal* sera donc "Indépendant, franc, ferme, prudent toute fois." Quant à l'Indépendance, nous espérons que l'on n'aura pas de reproches à faire à ce sujet aux *Mélanges Religieux*. Pour la franchise et la fermeté, ce sont les conséquences de l'Indépendance, et en ayant celle-ci, nous devons avoir les deux autres caractères. La prudence est une qualité que nous devons avoir plus que tout autre; c'est une qualité qui ne doit souffrir aucune altération, et nous espérons pour toujours nous tenir tellement dans les bornes que la prudence soit conservée intacte. Mais pour la science universelle, comme le remarque le Correspondant du *Journal de Québec*, elle ne peut pas être le partage d'un seul homme, et lors même qu'elle le pourrait, nous serions bien loin de nous en dire possesseur. Pour lors, comment le *Journal Religieux* pourrait-il avoir ce caractère de "science universelle?" C'est une question qui se présente naturellement, et celle qui se présente la première. Voilà le point difficile; non pas que la réponse soit embarrassante, mais difficile en ce que celle-ci renferme une condition qui n'a pas encore été remplie en Canada. En effet, pour que le *Journal Religieux* soit d'une science universelle; pour que "l'histoire, le Roman, la Nouvelle, la Philosophie, la Législation, l'Enseignement, etc. etc. etc." entrent dans le cadre de cette même feuille religieuse; il faut la réunion de talents différents; il faut la réunion d'hommes d'ardeur, et de capacité divers; il faut, en un mot, que de la réunion de ces savoirs et de ces capacités individuelles résulte une seule et même pensée, la pensée, "Catholique, toute Catholique, essentiellement Catholique." En premier lieu, la réunion de ces talents et de ces capacités divers a eu lieu jadis nous plus d'une fois, et a encore lieu tant à Montréal que dans la Vieille Capitale. Mais quel a été le plus souvent l'esprit qui a réuni ces hommes épars, il en a fait une assemblée respectable au moins sous le rapport de la science? Ce n'était certainement pas la Pensée Catholique, toute Catholique, essentiellement Catholique. C'était plutôt un désir de se former à la littérature du siècle, un désir général de s'instruire. Mais cette littérature en particulier n'était pas ce que quelques uns appellent "la littérature de l'école Catholique," ça en était une autre bien différente sous tous les rapports; c'était celle de nos fameux romanciers du jour, de célèbres faiseurs de feuilletons et de nouvelles, de nos écrivains philosophes dont Michelet et son inséparable collègue sont partie. Ces jeunes intelligences, ces imaginations de feu, ces talents supérieurs s'exaltaient devant les productions de tous ces écrivains de la trempe des Dumas et des Eugène Sue; ils se tournaient (et plusieurs hélas! se tournent encore) à les imiter non seulement dans leur style léger et parfois boursoufflé, mais encore et bien d'avantage dans leurs calomnies et leurs avancés contraires à la vérité. Oh! que ne venaient-ils tous étudier plutôt "la littérature de l'école catholique!" Ils y eussent aperçu des beautés inconnues et bien supérieures à ce qu'ils admiraient et admirent encore dans ce que l'on nomme dans certains cercles "les littérateurs du jour!" Ils eussent pu apercevoir les sources véritables du bien et du vrai, et cela à tel point qu'ils eussent renoncé à tout jamais à aller païser ailleurs qu'aux sources catholiques. Mais pour des réunions de talents et de savoirs dont le but véritable ait été Catholique, tout Catholique, essentiellement Catholique, nous pouvons affirmer sans crainte qu'il n'en a pas existé beaucoup parmi nous; nous entendons ici en matières littéraires. Cependant pour cela faut-il mettre bas les armes et renoncer à défendre et à propager les bons principes? Au contraire; il faut au contraire s'armer d'ardeur et de fermeté; c'est le seul moyen de remédier au mal qui nous assiege. C'est, pour ainsi dire, le moyen de former cette réunion de Capacités et de Connaissances que le Correspondant du *Journal de Québec* demande si fortement, et que nous-mêmes souhai-

rons beaucoup de voir se former. Néanmoins afin que le bon vouloir et le talent ne se trouvent pas encore une fois de plus mis à l'ombre (s'ils y ont été, ce qui est une question,) nous encourageons sincèrement cet estimable Correspondant à entrer lui-même de suite dans la voie qu'il veut tracer à la jeunesse studieuse et instruite; qu'il nous v en ce en aide; qu'il adopte une spécialité, et que de temps à autre nous puissions admettre dans nos colonnes quelques unes des productions de son talent. C'est là une chose qu'il ne saurait nous refuser. Car il devra se souvenir d'un tout petit proverbe qui dit, "Qu'un beau prédicateur doit pratiquer ce qu'il prêche." Que ceux qui comme lui voudraient travailler dans une pensée catholique, toute catholique, essentiellement catholique, nous viennent aussi en aide, et adoptant eux-mêmes un genre particulier d'études, qu'ils nous fassent part de leurs travaux. Ce sont ici notre vœu et notre demande: nous espérons qu'on s'y rendra et qu'on ne vaudra pas faire comme ceux qui se contentent d'indiquer un mal sans coopérer à y remédier.

Quant à la critique, nous avons déjà montré que nous entendions la faire entrer dans notre cadre, et nous continuons à être convaincu que la critique raisonnée, faite dans un bon esprit, et d'une manière toujours modérée, est un des genres d'articles le plus utile et le plus nécessaire; c'est celui qui produit les fruits les plus heureux et les plus abondants. Si par hasard et toujours involontairement nous blessons des amours propres, etc., c'est un inconvénient qui ne peut contrebalancer les heureux résultats de la Critique, et qui, par là même qu'il ne regarde que l'auteur de la Critique, ne doit pas être mis en ligne de compte. Car *fiat justitia, ruit calumnia* comme l'a dit un ancien.

Nous admettons enfin avec le Correspondant du *Journal* que "notre littérature est, généralement parlant, en tache d'idées, de principes et d'opinions nées du principe protestant," et par conséquent contraires à la saine doctrine, anti-catholiques en un mot. La plus sûre manière de porter remède à cette plaie de notre société qui est une des plus affreuses que nous puissions avoir, c'est toujours la censure par le journal. Que le journaliste Catholique soit sans cesse en activité pour signaler les mauvais écrits, les productions licencieuses ou irréligieuses, on en verra certainement diminuer le nombre ou au moins on en diminuera les admirateurs.

Nous n'en dirons pas d'avantage; notre but est connu, notre conviction est ferme et sincère, nos travaux seront conformes à l'un et à l'autre. Ceux qui nous aideront dans notre tâche, pour notre part nous leurs serons des plus reconnaissants, et laisserons au public juger de leurs efforts. En attendant le concours des hommes vraiment catholiques, nous offrons de nouveau nos remerciements au Correspondant du *Journal* pour les lignes d'approbation qu'il a bien voulu tracer en faveur des *Mélanges Religieux* et espérons encore qu'il ne trahira pas notre attente.

Le *Witness* du 13 courant reproduit un article du *Berean* qui contient une étrange appréciation de la dernière Lettre Pastorale de Mgr. de Montréal. L'auteur de l'article a le triple tort de ne pas comprendre la Circulaire, de mal représenter le dogme catholique, et de vouloir jeter du ridicule sur des doctrines qu'il ne saurait réfuter. Nous redresserons ces torts en peu de mots, ne voulant pas nous donner l'ennui d'une plus longue discussion.

Quant au premier passage censuré, je dirai, quoiqu'en pense le *Berean*, que l'évêque de Montréal affirme avec beaucoup d'à-propos que le dévouement du clergé a fait évanouir les préjugés de nos frères séparés. Le Catholicisme est représenté par eux comme démouliniste. C'est la grande Babylone qui corrompt les nations. Ces absurdes notions doivent certainement tomber de la tête des Protestants sensés, à la vue de l'héroïsme de la charité, et du dévouement si désintéressé des Prêtres catholiques. L'excellence de l'arbre se connaît à ses fruits. Quant aux exemples de prétendu zèle et de dévouement qu'on nous oppose, nous exprimons le regret d'être forcés de ne pas admettre le parallèle. Une rumeur s'est répandue que ce dévouement était venu un peu tardivement, et que le besoin d'éviter une flétrissure dans l'opinion publique, n'y avait pas été étranger. Puissent les motifs en avoir été plus purs! Une charité plus spontanée aurait épargné à nos adversaires le besoin de recourir à un moyen visible de se consoler, au sujet des nombreuses conversions qui ont eu lieu aux abris. L'écrivain, que je récite, a la naïveté de comparer les convertis à des gens qui se noient et qui périssent en saisissant une paille. C'est là vraiment une jolie figure de langage. C'est dommage que la plume du rhéteur ne puisse pas, pour fortifier son argumentation, retracer de nombreux exemples de Catholiques s'accrochant ainsi à la paille protestante. A défaut de cela, les esprits réfléchis verront, dans ces conversions, une preuve du peu de sécurité et de repos d'âme que le protestantisme donne à ses adeptes au moment suprême; tandis que le catholicisme fait jouir d'un calme inimitable. Dans tous les cas, ils n'y trouveront pas la preuve que les brebis qui ont été soustraites, en si grand nombre, à leurs pasteurs aient été bien gardées.

Un autre passage, celui où l'évêque de Montréal regarde ceux qui ont succombé à l'épidémie, comme des victimes de propitiation, qui ont dû appaiser la colère de Dieu et faire épargner leurs frères, scandalise beaucoup

l'orthodoxe écrivain. Il trouve que ce passage signifie que la mort de Jésus-Christ ne suffit pas pour racheter le genre humain, et que les Catholiques donnent au Dieu fait Homme des *auxiliaires* dans l'œuvre de la rédemption. Par pitié, monsieur du *Berean*, nous allons faire cesser le motif de votre pieuse indignation. Autant et mieux que vous les Catholiques croient que Jésus-Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, et que son sang a payé surabondamment la dette du genre humain. Vous faut-il un aveu plus explicite pour vous consoler? Maintenant, pour notre satisfaction, il faudrait que nous expliquassions pourquoi l'Écriture-Sainte offre tant d'exemples où la colère de Dieu est dite avoir été satisfaite par l'immolation d'un certain nombre de victimes. Ainsi la colère de Dieu s'apaisa, lorsque Moïse eut immolé vingt-trois mille des adorateurs du veau d'or; elle s'apaisa lorsque la peste de trois jours eut enlevé soixante-dix mille des sujets de David, qui l'avait excitée par son orgueil; etc. Cependant vous n'ignorez pas qu'avant comme depuis la mort du Rédempteur, les hommes n'ont dû leur salut qu'aux mérites exclusifs de Jésus-Christ. Cessez donc de blâmer l'évêque de Montréal par des expressions que vous ne comprenez pas, et qui sont justifiées par des expressions analogues dans les Écritures.

Enfin, notre redoutable antagoniste invite ses co-rédactionnaires à partager son étonnement en lisant le passage où l'évêque de Montréal, au dix-neuvième siècle et dans les possessions britanniques, ose exhiber la doctrine de Rome sur la confiance en la Mère du Sauveur, et promet un *ex voto*, si par son intercession, elle préserve du typhus sa ville épiscopale. Comme l'écrivain du *Berean* n'entreprend pas même de rélater les motifs de cette confiance que les Catholiques reposent dans la Reine du Ciel, je me contenterai d'inviter vos lecteurs à prendre en pitié ceux qui prétendent ridiculiser un enseignement que dix-neuf siècles ont consacré. Le tort que le *Berean* reproche à l'évêque de Montréal, est illustré par le partage avec tous les Pères de l'Église; avec tout ce qu'il y a eu de plus savant, de plus saint dans la Catholice. C'est ce même tort que vient partager aujourd'hui tant de sommités intellectuelles, de l'Angleterre, de l'Allemagne, etc. en abjurant le Protestantisme, pour rentrer dans le sein de la seule Église Catholique et Apostolique. Nous parlons donc le sourire moqueur de Monsieur du *Journal* protestant. C'est une fautive compensation pour le déboire qu'il éprouve, sans doute, en lisant les nombreuses abjurations qui ont eu lieu à Oxford et ailleurs, et qui sont comme à l'ordre du jour.

Communiqué.

LES AFFAIRES AU MEXIQUE.

Toutes les nouvelles que nous avons jusqu'ici reçues du théâtre de la guerre au Mexique, finissent par se contredire ou se changer entièrement. En ce qui a rapport aux dernières nouvelles, le *Courrier des États-Unis* et d'autres journaux nous apprennent que les Mexicains se sont fait hacher avant de livrer leur capitale; il a fallu combattre deux jours avant de s'en rendre maîtres, et passer sur les cadavres de cinq à six mille ennemis sans compter douze à treize cents Américains qui ont aussi trouvé la mort. Ces derniers détails ont été apportés au *Sun* par un courrier expédié en toute hâte. La nouvelle va plus loin, et dit que le général Scott était entré dans Mexico qui était déjà au pillage, et d'où les Mexicains se sont hâtés de sortir à l'approche du vainqueur. Comme on le remarque, l'une et l'autre versions s'accordent à mettre les Américains au centre de la capitale; elles ne diffèrent qu'en ce qui regarde la défense des Mexicains. Nous préférons admettre cette dernière version, et voir le peuple, dont on a envahi le territoire, ne donner accès à l'ennemi dans le cœur de l'empire qu'en le faisant passer sur des monceaux de cadavres. Actuellement, si nous pouvons éprouver un regret, c'est celui de voir les Mexicains avoir attendu si tard pour faire preuve d'énergie et de courage.

Nouvelles plus récentes du Mexique.

Des nouvelles, que nous avons reçues depuis que nous avons écrit le paragraphe relatif au Mexique, rapportent que le général Scott a été blessé au genou, à la bataille près de Mexico, durant laquelle il a fait prisonniers soixante et douze déserteurs Américains. Depuis qu'il y a eu suspension des hostilités, un train de chars appartenant à l'armée des États-Unis a été attaqué par des Mexicains, et l'autorité Mexicaine n'est pas intervenue. Il a fallu que Santa Anna fit une apologie au général Scott à ce sujet.

Comme nous l'avions appris et comme nous le disent quelques journaux, voilà notre corporation qui veut faire la guerre aux enseignes. Certainement c'était le dernier sujet que nous pensions devoir occuper nos députés au conseil de ville. Il y a tant de choses plus importantes à faire ou à compléter, et auxquelles on ne veut pas toucher, parce que, dit-on, on n'a pas les fonds nécessaires. Dans tous les cas, puisqu'aujourd'hui les enseignes attirent l'attention de nos conseillers et de nos échevins, disons, pour être juste, que l'abus en cette matière était on ne peut plus criant. Nous apercevions à chaque pas de vraies monstruosités en leur espèce. C'étaient des bottes immenses, des fusils d'une longueur sans pareille et cinquante jolies autres choses comme celles-là. Eh bien! il paraît que toutes ces projections sur les rues de la ville doivent disparaître. On se demandait aussi depuis

si éprouvé, renferme de simples et actives vertus, de dévouement exemplaire, d'attachement inépuisable à des devoirs si difficiles et si vastes. L'Université sait, elle ne peut pas ignorer la grandeur de son ministre. Elle en trouverait au besoin la mesure dans l'état de la société, dans le progrès des institutions, dans la sollicitude des pouvoirs publics. La législation qui commence n'a pas eu de discussion plus grande elle n'a pas de préoccupation plus vive que les lois qui nous intéressent. Ajoute que le premier débat si animé et si éclatant n'a rencontré nos principes fondamentaux que pour les consacrer et les affermir.

La France comprend chaque jour davantage la sagesse qui a préposé, au milieu de notre état social mouvant, l'action permanente d'un grand corps à la garde et à l'accroissement de ce trésor de connaissances positives, de règles essentielles, de traditions nationales qui constituent un grand peuple. Elle voudra et nous voudrons avec elle la liberté que le siècle appelle partout. Mais les lois nouvelles ne feront que retrancher l'institution, en la perfectionnant, pour la perpétuer; et résolu à écarter des entraves inutiles ou surannées, nous trouverons l'appui nécessaire pour maintenir à cette belle et savante magistrature de l'enseignement public l'ascendant qui appartient à son autorité, à ses lumières et à sa mission.

Elle-même poursuit avec constance ce travail d'améliorations successives qui n'a pas cessé depuis l'origine d'honorer ses annales. L'année qui va s'ouvrir verra un ordre nouveau d'études répondre à des besoins nouveaux. Le conseil royal a consacré les plus longues délibérations et les plus dignes de si graves intérêts, à réviser les programmes, fixer les méthodes, à décider les plans d'études.

Indépendamment de l'enseignement scientifique déjà fortement constitué, nos collèges seront dotés d'un double système de cours, l'un littéraire toujours sans être étranger aux sciences, l'autre scientifique sans être étranger aux lettres, tous deux destinés à conduire au seuil de toutes les professions libérales et de toutes les carrières publiques toutes les branches de la jeunesse française en les tenant rassemblées sous la même discipline, dans les mêmes écoles, pour conserver l'unité dans la diversité même des études et des vocations.

Les lettres marquent les rangs des peuples dans le monde; les sciences font leur puissance matérielle et leur richesse. L'Université conservera à la société présente, trop disposée à s'en détourner, le culte et la pratique des lettres, études qui ont fait dans nos trois grands siècles littéraires l'ascendant de la France. Mais il est un autre enseignement nécessaire au service de l'Etat, à ses travaux, à ceux de l'industrie, aux merveilles des arts, aux découvertes de la science, à tout cet état nouveau du monde par lequel le génie de l'homme recule de toutes parts son domaine.

La France doit garder sa place dans un mouvement qu'elle a tant contribué à imprimer. Quelques parties de la société ne se croyaient pas suffisamment desservies. Leur vœu a été entendu et satisfait.

Mais, messieurs, les progrès et le gouvernement des esprits ne sont qu'une partie de notre tâche. Il faut qu'une pensée morale soutienne, anime, féconde partout l'enseignement. Nous rassemblons en nous la sollicitude de tous les pères de famille, de toutes les mères, et la responsabilité de l'Etat envers les destinées publiques. La société à un jour donné, nous demandera compte de ses directions.

Le régime de liberté n'est possible, à la longue, qu'autant que chacun trouve en soi-même le frein et les barrières que mille pouvoirs et mille principes distincts lui auraient opposés autrefois de toutes parts. Ce frein, l'avons-nous? A nous seuls, pouvons-nous le donner? La sanction des siècles, les prescriptions des lois, le cri du genre humain nous répondent: L'homme n'est pas suffisamment tenu par les maximes et pas les lois humaines; il faut un devoir, comme à tous les codes, des sanctions, et les siennes sont placées plus haut que nous.

Messieurs, jamais l'autorité de la religion ne fut plus facile et plus douce à invoquer que dans ce moment heureux, où son chef visible, où le pasteur de Rome et de tout l'univers, fait remonter vers lui, de Rome et de tout l'univers, autant de bénédictions que sa main en versa! (Acclamations prolongées.) Ce bienfait était dû au dix-neuvième siècle, qui pourra plus aisément achever l'œuvre commencée il y a quarante ans; car les exemples de sagesse, descendus de si haut, arriveront partout et à tous, et la société, de plus en plus appaisée, retrouvera tout entier le premier de ses fondements.

Jeunes gens, vos pères ont accompli de grandes choses. Vous voyez que la génération qui vous précède poursuit de difficiles tâches. Vous aussi, de grandes choses vous attendent. Le monde, qui avait paru un moment s'arrêter depuis la surprise et l'effroi de nos révolutions, a repris sa marche.

Le gouvernement représentatif se déploie partout autour de nous. La civilisation sur tous les points du globe fait des conquêtes, et soyez sûrs qu'il n'y a pas un progrès régulier dans lequel une part ne soit à faire à l'esprit de nos pères et au nôtre.

Parmi ces conquêtes, la plus grande de toutes est notre œuvre et notre honneur. Depuis les enfants du peuple romain, vous êtes les premiers qui voyez assis à vos fêtes un évêque d'Hippone (ici tous les élèves se lèvent en face de Mgr. Pavy et le saluent à trois reprises de leurs applaudissements) et un lieutenant de Jugurtha.

Cette race biblique et guerrière n'avait pas visité l'Europe depuis les temps de Charles-Martel et des Abencerages; après mille ans, la voilà revenue dans nos contrées, non plus le glaive à la main, mais pour rendre hommage à la France, à son roi, à ses arts, à la science dont nous lui avons ravi et conservé le dépôt.

Que ces vivants trophées vous rassurent sur le patrimoine que vous laisseront vos pères. Passe Dieu seulement que nous sachions communiquer à vos esprits et à vos âmes les forces nécessaires pour le conserver et l'agrandir! (Bravos unanimes et prolongés.)

AVIS IMPORTANT.

Les personnes, auxquelles nous adressons la feuille de ce jour et qui ne sont pas encore souscripteurs, n'ont pour le devenir qu'à garder le présent numéro; le journal leur sera expédié régulièrement.

Celles qui ne veulent pas souscrire, devront renvoyer cette feuille:

Celles de Québec, à l'agent, et dès le lendemain de la réception;

Celles des Trois-Rivières, à l'agent, et dès le lendemain de la réception;

Celles de Montréal, aux bureaux des Melanges, et dès le lendemain de la réception;

Quant à celles des campagnes, celles qui n'auront pas renvoyé l'un des deux premiers numéros avant la publication du troisième, seront censées souscrire.

LE MOYEN, LE MOYEN, LE MOYEN DE S'ENRICHIR.

Tous les jours, nous entendons des centaines de personnes se plaindre qu'elles sont pauvres et très-pauvres. Et pourquoi? Parce qu'elles ne reçoivent pas d'encouragement. A toutes ces personnes, nous voulons répondre aujourd'hui; nous voulons montrer d'où vient ce manque d'encouragement, et leur apprendre ce qu'il faut pour changer leur condition et se faire riche.

L'encouragement, de qui vient-il? Du public.—Que faut-il faire pour l'obtenir? Etre connu.—Comment se fait-on connaître? En s'annonçant.—Comment s'annonce-t-on? De deux manières.

La première, par son enseignement. L'enseigne se place d'ordinaire sur sa porte ou au-dessus. Un passant regarde, lit et se souvient; un autre fait de même. En sorte que, dans une journée, il peut se faire que plusieurs centaines de personnes aient vu cette enseigne. Mais aussi très-souvent le grand nombre n'y fait aucune attention, et l'on demeure inconnu. C'est ici que vient en aide le plus applicable à l'enseigne que l'on expose sur une route peu passante. Alors que faire? Nous allons le voir par ce qui suit.

La 2^e MANIÈRE DE S'ANNONCER, C'EST PAR LES JOURNAUX. Les journaux ont plus ou moins d'abonnés; leurs abonnés sont de différentes classes, habitent des endroits différents. Dans tous les cas, un journal qui aura, supposons, mille abonnés, sera certainement lu par trois à quatre mille personnes; toutes des personnes possédant de l'instruction et par conséquent des plus capables de profiter de ce qu'elles lisent. Donc, si vous annoncez par cette voie (tout en vous servant de la première), vous vous faites connaître non-seulement dans votre endroit, mais encore dans une infinité d'autres localités où votre enseigne n'aurait jamais pu porter votre nom. Ensuite, bien des gens qui pourraient vous encourager, confinés chez eux, ne peuvent savoir votre existence que par la voie des journaux; et si vous n'annoncez pas, voyez la conséquence. De plus, une feuille publiée depuis deux, trois, quatre ans, etc., souvent instruit encore beaucoup; on s'en sert comme enveloppes, etc., et telle feuille, qui avait fait son entrée sous le toit du riche, en sort souvent pour aller jusque dans la chaumière du pauvre; et telle autre, qui est allée chez l'artisan ou le marchand, en sort pour revenir entre les mains de l'homme opulent.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage? Nos lecteurs doivent se rappeler l'histoire de plus d'un homme, de milliers d'hommes qui se sont enrichis par le MOYEN DES ANNONCES, et qui autrement seraient demeurés dans la misère à tout jamais.

Ainsi encore une fois, nous le répétons: 1. L'encouragement vient du public; 2. Le public ne l'accorde qu'à ceux qu'il connaît; 3. On ne se fait bien connaître qu'en s'annonçant; 4. On ne s'annonce bien que par les journaux; 5. L'annonce par cette voie est LE MOYEN, LE SEUL ET UNIQUE MOYEN DE S'ENRICHIR.

Lecteurs, ne perdez pas de vue ces cinq vérités; c'est votre intérêt que vous consultez, en suivant les directions.

Ne regardez pas à quelques misérables francs; ANNONCEZ, ANNONCEZ, ANNONCEZ, ET VOUS VOUS ENRICHIREZ! Nous vous donnons un bon, un excellent conseil, ayez bien soin de le mettre à profit, et ne manquez pas de vous souvenir des MELANGES RELIGIEUX qui ont toujours leurs colonnes à votre disposition.

N. B. Les ANNONCES, etc. peuvent être jetées à la poste.

MANUEL

DE TEMPERANCE, PAR LE R. P. CHINIQUEY.

RELIÉ A L'USAGE DES ÉCOLES. Se vend chez MM. FABRE & CIE. " MM. CHAPELEAU & LAMOTHE. " A L'ÉVÊQUÉ. 21 sept.—qm.

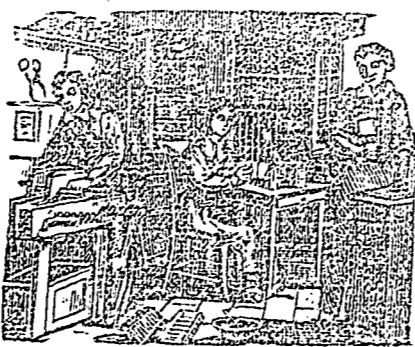
PENSIONNAT

DES DAMES DU SACRÉ CŒUR.

LES DAMES DU SACRÉ CŒUR, à St. Jacques de l'Abbaye, désirent informer le public qu'elles ont ouvert de nouveaux leurs Classes le premier de septembre. Ces Dames enseignent toutes les branches de l'Éducation nécessaires ou utiles aux jeunes Dames; elles font la lecture, l'écriture, la grammaire, la géographie, l'arithmétique, la musique, le dessin, la couture, etc. etc. Quant au troussau, on peut savoir les particularités en s'adressant à leur couvent.

LIBRAIRIE

ECCLÉSIASTIQUE.



LES Soussignés ont l'honneur d'annoncer au public et à leurs amis qu'ils viennent de transporter leur Atelier, rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, où, tel qu'ils l'ont dernièrement annoncé, ils ont ouvert une Librairie sous le nom de LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE.

Ils ont constamment en main des Livres de Morale et de Religion, et tout ce qui est nécessaire aux Écoles Chrétiennes. Ils espèrent que le patronage du public et particulièrement du clergé catholique ne leur sera pas défaut, vu la supériorité de leurs articles et l'excellence des ouvrages qui sortiront de leur échoppe. Enfin ils font tout en leur pouvoir pour satisfaire ceux qui les patroniseront. CHAPELEAU ET LAMOTHE. Montréal, 14 sept. 1847.

ORNEMENTS D'ÉGLISE.

EN VIS-A-VIS LE SEMINAIRE DE MONTREAL. CHEZ MM. CHAPELEAU & LAMOTHE.

AGENTS DE J. C. ROBILLARD DE NEW-YORK.

EN annonçant à MM. les Curés qu'il a transporté son fonds d'Ornements d'Église à l'adresse ci-dessus, le Soussigné vient aussi offrir ses remerciements bien respectueux aux Dames de l'Hôpital-Général, pour le succès si heureux qu'elles ont bien voulu mériter aux articles qui ont été en dépôt jusqu'à ce jour à leur Établissement.

Au bon-vouloir et à l'Encouragement de MM. les Curés du Canada le Soussigné s'engage dès aujourd'hui à répondre en leur offrant à dater de ce jour LE PLUS BEL ASSORTIMENT DE MONTREAL.

L'Acheteur rencontrera toute la loyauté qui lui est due dans les prix de ces objets, où les progrès de la Dorure et de l'Argenture, surtout en Imitations mettent en défi les plus habiles connaisseurs. Chaque article sera GARANTI et à couvert de toute fausse représentation de qualité.

Enfin, la marchandise sera TOUJOURS FRAICHE et TOUJOURS A BON MARCHÉ.

L'Assortiment d'aujourd'hui consiste en une grande variété de CHASUBLETTES TOUT FAITES.

—Aussi— CROIX DE CHASULES

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs. " DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochés tout en or. " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPEL ET BANDES DE DALMATIQUES EN drap d'or (imitation) à dessins très-riches et saillants. " Damas brochés en or et couleurs. " (assortis de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix.

GARNITURES COMPLETES. N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapels et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessous et offrent par la même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ÉTOILES ET VOILES DE BÉNÉDICTION. Les Étoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches. Les Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ÉTOFFES A ORNEMENTS. Drap d'or à brochures très-riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux). " Moire d'or à reliefs riches et brillants. " Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de faire de très-prix et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

ARGENTERIE D'ÉGLISE. LE Soussigné attend très-prochainement un assortiment complet d'ostensoirs Ciboirs Encensoirs Burettes etc.

N. B. Le Soussigné ne fait pas colporter d'Ornements d'Église dans les campagnes.

MM. les Curés qui désireraient faire venir des objets d'importation exprès (et pour leur propre compte), jouiront de tous les avantages possibles dans les prix de chaque article.

On voudra bien faire suivre ces ordres de toutes les explications nécessaires à éviter la moindre erreur, et les adresser à J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St. New-York.

ACADEMIE

POUR LES JEUNES DEMOISELLES

QUI sera ouverte à St. JEAN BOSTON, district de Montréal le 15 octobre prochain, par les Sœurs si avantageusement connues de la Congrégation de Montréal.

Cette nouvelle Institution, comme toutes celles que dirigent les Sœurs de la Congrégation, comprendra dans son plan d'éducation toutes les branches d'enseignements qui peuvent entrer dans l'éducation des enfants de toutes les classes de la société. Outre la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la grammaire en langue française et anglaise; les autres branches d'une éducation complète, comme la géographie, l'histoire, la littérature, les ouvrages à l'usage de toute espèce, le dessin, la musique, etc. etc. seront enseignés d'une manière nouvelle et intéressante, aussi qu'il y aura un nombre suffisant d'élèves qui demanderont cette partie de l'enseignement, et qui seront prêts à le recevoir.

Les jeunes personnes seront admises dans l'Institution, sans aucune distinction de croyance religieuse, et elles y jouiront d'une entière liberté de conscience; cependant, à raison du bon ordre nécessaire dans une Institution de ce genre, toutes devront se conformer aux exercices de cette école extérieure de la maison.

Les prix de la pension et de l'enseignement seront réduits; et on pourra les connaître en s'adressant à ces Dames à leur raison à St. Jean, le premier, ou après le premier octobre prochain. Les branches d'une éducation libérale et soignée, comme le dessin, la musique, etc., seront payées à part.

Pour l'habillement et le troussau, on n'exige rien en particulier; cependant il serait bon de voir les Sœurs à ce sujet.

On ne prendra aucune pensionnaire pour moins de trois mois; et pour éviter le dérangement dans les classes, il y aura point d'autre vacances accordée aux élèves, que la vacances annuelle de quatre semaines, à la fin de juillet, ou au commencement de août.

A la fin de chaque année scholastique, il y aura un examen public et des prix et récompenses seront décernés aux élèves, qui se seront distingués par la bonne conduite, l'application et le succès. St. Jean, août 1847.

BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITÉ

ET DU DISTRICT.

EXTRAIT

1er. avril 1847.

BALANCE due ce jour aux Dépositants, tel que montré par État, £29350 3 9

31 juillet.

Montant déposé du 1er. avril à ce jour, £1477 18 6

Montant retiré, 21410 13 6

20067 5 0

Balanced due ce jour aux dépositants, £49417 8 9

Par ordre du Bureau,

JOHN COLLINS,

Caisnier, Bureau de la Banque d'Épargne de la Cité et du District, No. 46, Grande rue St. Jacques.

COLLEGE JOLIETTE.

CET BEL ÉTABLISSEMENT, fondé à l'industrie par la libéralité de l'honorable B. JOLIETTE, est maintenant placé sous la direction des Cleres de St. Viateur. Le plan des études se divise en cinq années, disposé ainsi qu'il suit:

1^{ERE}. ANNÉE.

Éléments de la Grammaire Française et de la Grammaire Anglaise. Arithmétique. Histoire Sainte et Cours religieux. Histoire ancienne (en anglais).

2^{ME}. ANNÉE.

Syntaxe des deux langues. Histoire du Canada. Arithmétique et premières notions d'Algèbre, de Géométrie et de descriptif linéaire. Géographie. Principes fondamentaux d'Agriculture et de Botanique. Style épistolaire et composition dans les deux langues. Histoire Romaine (en anglais). Tenue des livres.

3^{ME}. ANNÉE.

Les principes de la Littérature. (Belles-Lettres.) Algèbre et Géométrie. Rhétorique. Étude de la Constitution du pays. Histoire de France par la méthode analytique. Histoire d'Angleterre (en anglais) avec notes. Composition et discours en Anglais et en Français.

4^{ME}. ANNÉE.

Physique. Chimie appliquée aux arts, etc. Géométrie pratique, Arpentage, Mécanique, etc. Astronomie. Compositions Anglaises et Françaises.

5^{ME}. ANNÉE.

Logique, Métaphysique, Morale. Architecture et économie politique. Compositions et discours dans les deux langues.

Les Élèves qui, ayant suivi ce cours, désiraient étudier le latin, trouveront, dans le même établissement, des professeurs qui en donneront des leçons à la suite du présent Cours. La musique et le dessin seront enseignés régulièrement chaque année, à tous ceux qui, ayant une disposition naturelle pour ces arts d'agrément, voudront les apprendre. Il sera laissé à l'usage des élèves une Bibliothèque choisie sous tous les rapports; et un compte exact sera donné du profit qu'on aura fait de la lecture; et les prix seront donnés, aux meilleurs écrivains. Des examens publics auront lieu à différentes époques de l'année, et une distribution solennelle des prix précédera les vacances.

CONDITIONS:

Enseignement et logement £3 par an, payables d'avance. Pour plus amples renseignements, s'adresser à l'établissement.

REV. ANT. THIBAUDIER, Directeur. REV. F. L. LAHAYE, Sous-Directeur. M. E. CHAMPAGNEUI, M. N. M. A. FAYARD, Catéchiste prof. M. L. CHIFFRETT, Cat. Mineur. M. W. SHEPHERD, Cat. Mineur.

20 sept. 1847.

BANQUE D'ÉPARGNES

DE LA

CITÉ ET DISTRICT DE MONTREAL.

PATRON:

Monseigneur l'Evêque Catholique de Montréal.

Bureau des Directeurs,

W. Workman, Président, Francis Hincks, A. Larocque, V. Président, H. Mulholland, John E. Mills, L. H. Holton, Jacob DeWitt, John Tully, Joseph Bourret, Danasse Masson, P. Beaubien, Jo eph Grenier, L. T. Drummond, Nelson Davis, H. Judah.

AVIS est par les présentes donné que cette Institution paiera CINQ PAR CENT sur tous les Dépôts.—Les Dépôts sont reçus tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirs des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requérant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jendis ou Vindredis, où que le Bureau des Directeurs se réunira régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigent, on pourra s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine, le Président le Vice-Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

JOHN COLLINS, Secrétaire et Trésorier.

CONDITIONS DES MELANGES RELIGIEUX.

LES MELANGES RELIGIEUX se publient DEUX fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI.—Les Dames sont reçues tous les jours de dix à trois heures et de six à huit heures dans les soirs des samedis et lundis (les fêtes exceptées). Les applications pour autres affaires requérant l'attention du Bureau doivent être envoyées les Jendis ou Vindredis, où que le Bureau des Directeurs se réunira régulièrement tous les samedis. Cependant, si les circonstances l'exigent, on pourra s'occuper des demandes ou applications qui seraient faites, aucun autre jour dans la semaine, le Président le Vice-Président étant tous les jours présents au Bureau de la Banque.

Les abonnés qui veulent discontinuer de souscrire aux Melanges, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. Toutes lettres, paquets, correspondances, etc. etc. doivent être adressés, francs de ports, à l'Éditeur des Melanges Religieux à Montréal.

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, 1ère. insertion, £0 2 6
Chaque insertion subséquente, 0 0 7 1/2
Dix lignes et au-dessous, 1ère. insertion, 0 3 4
Chaque insertion subséquente, 0 0 10 1/2
Au-dessus de dix lignes, [1ère. insertion] chaque ligne, 0 0 4
Chaque insertion subséquente, par ligne, 0 0 1
Les Annonces non accompagnées d'ordres sont publiées jusqu'à avis contraire.

Pour les Annonces qui doivent paraître LONGTEMPS, pour des annonces fréquentes, etc., on peut traiter de gré à gré.

AGENTS DES MELANGES RELIGIEUX.

Montréal, MM. FABRE, & CIE., Libraires. Trois-Rivières, VAL. GUILLET, Ecr. N. P. Québec, M. D. MARTINEAU, Proc. Vic. Ste. Anne, M. F. PILOTE, Proc. Direct.

Bureau des Melanges Religieux, troisième étage de la Maison d'École près de l'Évêché, coin des rues Mignonne et St. Denis.

JOS. RIVET & JOS. CHAPELEAU, PROPRIÉTAIRES ET IMPRIMEURS.